

Dans l'interstice

Igor Chirat

C'est le moment qu'elle préfère, tout son corps se relâche sous le jet dru de la douche chaude. Ses mains glissent sur sa peau pour retirer la pellicule de savon qu'elle a appliqué par mouvements circulaires jusqu'à ce qu'une mousse se forme. Sur son ventre, dans son cou, sur sa poitrine et son visage, sur ses jambes, son entrejambe ; c'est devenu un rituel, comme une manie : se couvrir de l'odeur neutre de ce savon gras pour gommer celle de l'homme qui vient de la quitter. Elle a besoin de se retrouver, de se saisir à nouveau de sa chair, d'aller à la rencontre des autres sans qu'ils ne puissent détecter la présence d'un homme en elle.

La douche coule encore quelques minutes, juste pour le plaisir qu'elle procure, pour l'apaisement aussi.

Ensuite, Marie va s'asseoir face au miroir. La serviette glisse de ses épaules et s'étale sans bruit autour de son tabouret. Á l'aide d'un coton, elle frotte son visage pour effacer les derniers traits grossiers de son maquillage criard. Elle se regarde à peine, elle n'en a pas besoin tellement elle répète, chaque jour, les mêmes gestes : retirer le masque, le costume qu'elle enfle juste avant de commencer son travail – une tenue de professionnelle – au même titre que la jupe en

cuir, les porte-jarretelles ou les bas-résilles. Marie quitte son costume de Gisèle pour redevenir Marie. Elle pulvérise quelques gouttelettes d'eau de rose, se masse le dessous des yeux, les tempes, le tour de la bouche, deux doigts dessinent des petits cercles, comme des caresses – il paraît que ça rend la peau douce, élastique. Elle se sent bien.

Aujourd'hui, elle a une course à faire entre deux clients. Hier soir, elle s'est dit que seize heures, c'était le meilleur moment, l'heure creuse où les filles sont plus nombreuses que les voitures qui s'arrêtent à leur hauteur, vitres avant baissées. Ce soir, elle a rendez-vous avec les copines, à « L'autre bout de la nuit », le seul bar où elles se sentent accueillies pour ce qu'elles sont : des femmes à la sortie du travail, meurtries dans leur corps par tous les efforts imposés, saoulées des paroles de leurs clients, de leurs exigences. Aymeric et Alex, les gérants, raconteront des blagues et donneront des nouvelles des habitués. Et surtout, ils seront là pour écouter et absorber le trop-plein de la journée. Pour eux, qu'elle soit Marie ou Gisèle ne change rien et c'est pour cela qu'elle les aime.

Ce soir, elle a rendez-vous avec les copines pour préparer l'anniversaire d'Aymeric : on veut lui organiser une petite surprise et prévoir un cadeau. Ça fait plusieurs semaines qu'on y réfléchit au cadeau, on a mis Alex à contribution, les idées ont fusé, de grosses blagues la plupart du temps, mais cette année, Aymeric a quarante ans et il faut marquer le coup, trouver un truc qui lui fasse vraiment plaisir, taper juste quoi.

Et l'idée lui est venue tout à l'heure, avec le client qui vient juste de partir, en lui taillant une pipe, la cinquième de la journée – décidément les hommes restent très conventionnels en matière

d'érotisme. Sa main, sa langue, avaient vite cerné les zones à exciter, ça grimpait tranquillement, il suffisait d'un rien pour que tout explose : un regard. Elle avait plongé le sien dans celui de l'homme pour le convaincre que jamais elle n'avait ressenti un tel plaisir avec une bite frémissante dans la bouche – ça marche à tous les coups les faux-semblants – instiller dans l'esprit du mâle le fantasme ultime, l'illusion qu'il est doté d'un organe capable de faire jouir à lui-seul, une femme rodée au sexe et à ses mystères, au sexe tarifé et désincarné. L'homme avait éjaculé comme par réflexe. Gisèle avait feint le halètement, le besoin de reprendre souffle et elle avait baissé la tête. C'est là qu'elle a découvert ses chaussures : des chaussures en cuir noir avec une large bande violette sur le côté, élégantes et singulières à la fois, exactement le style d'Aymeric. Elle a cherché un indice, un logo, une marque mais n'a rien trouvé de signifiant alors elle a relevé la tête – il ne faudrait pas qu'il s'imagine qu'elle est fascinée par ses pieds.

Gisèle propose à l'homme d'aller prendre une douche selon les habitudes de la maison pendant qu'elle s'éloigne dans le recoin, face à son lavabo, attrape une serviette, essuie les gouttes de sperme sur sa poitrine et enfile un haut noir et neutre pour signifier que la séance est terminée. Quand elle revient, l'homme est toujours assis sur le lit, pantalon et slip aux chevilles, mains dans la tête.

– Il va falloir y aller maintenant... J'ai d'autres clients qui attendent.

Tout d'abord figé, il se relève vers elle d'une rotation de cou, un regard de chien battu qu'elle connaît trop bien : il va lui raconter sa vie, son manque d'amour... Combien de fois a-t-elle déjà entendu la rengaine ? Hors de questions de subir encore une fois

d'interminables navrantes confessions. À peine ouvre-t-il la bouche qu'elle le coupe :

– J'ai déjà réalisé la prestation convenue, si tu veux rester encore un peu, il faut payer.

Il tire sur son pantalon d'une main, le fait remonter comme on déplie un accordéon, enfonce ses doigts dans la poche et sort des billets. Elle hésite. Il insiste. Elle se sert et lui accorde trente minutes supplémentaires à condition qu'il se rhabille – on ne peut pas discuter sérieusement quand on est à moitié à poil.

Alors, c'est comme un flot ininterrompu : sa timidité et sa peur de ne pas savoir s'y prendre, sa solitude et la famille éloignée qui ne s'intéresse plus à lui depuis longtemps, la route et les conditions de travail que lui impose le patron – il a l'impression de n'habiter nulle part, sur du sable peut-être, et personne ne construit rien sur du sable. Elle écoute et parfois elle l'interrompt – arrête de pleurnicher, t'es pas une couille molle ! – tu sais ce que tu vas faire mon grand ? Tu vas te rebeller un peu, leur montrer à tous que tu en as dans le pantalon et tu vas voir que ta vie va changer. On va plus te regarder pareil. – Tu crois quoi ? Que la vie des autres est plus facile que la tienne ? Tu te fous le doigt dans l'œil, et bien profond... Va falloir te secouer un peu mon garçon. Elle l'écoute et remet un peu d'ordre dans la chambre – si ça ne t'ennuie pas... – en fait, elle fait mine de demander, elle n'attend aucune réponse. Il se lève et va s'asseoir sur le fauteuil rembourré juste à côté de la fenêtre. Elle change les draps et dresse le lit, elle le complimente – tes chaussures, par exemple, très originales, vraiment beaucoup de goût, je t'assure, je me demande bien où tu as trouvé d'aussi chouettes chaussures – il lui répond sans conviction. La naïveté de ce gars la touche, elle lui

conseille de consulter – il y a des gens dont c’est le métier, ils se sont formés pour cela. Il n’est pas d’accord, il en a essayé trois mais aucun ne semble comprendre ses souffrances – vous, par contre, vous savez m’écouter, vous savez ce que c’est de se sentir seul – elle s’arrête de laver les quelques taches visqueuses au pied du lit, relève la tête dans sa direction sans parvenir à refréner un froncement de sourcils.

– Est-ce que ça vous dirait de venir vivre chez moi ? Je ne vous demanderai rien, simplement nous pourrions partager...

– Oh, la charmante proposition ! Je t’arrête tout de suite, j’ai déjà tout ce qu’il me faut pour être heureuse. – Elle jette un œil à son téléphone – Je crois bien que la demi-heure est terminée mon bichon, il va falloir nous quitter. Tu vas vite récupérer tes petites affaires et hop, hop, hop...

Elle se précipite pour ouvrir la fenêtre, aérer. Puis, elle s’avance vers la porte, l’ouvre pour inviter l’homme à sortir. Il a bien compris, il se laisse conduire, déjà elle entend ses pas dans l’escalier.

Marie dépose sur le tapis roulant, un plateau de sushis, un sachet de salade verte, deux pamplemousses et une baguette – avec les copines, elles ont convenu que chacune apporte un truc à grignoter pour ce soir – on mange, on trouve une idée de cadeau pour Aymeric, on est des femmes, on est bien capable de faire deux choses en même temps ! – quand on n’a pas le temps de cuisiner, les sushis et la salade, ça passe toujours.

Elle est invisible. Où qu’elle soit l’espace la dévore, dans les travées de la superette elle glisse, un voile de silhouette. Á peine. Elle fait partie de celles dont le reflet n’ondule plus sur les vitrines baignées

de lumière et de couleurs. Elle est invisible. C'est une histoire de honte, de regards arrogants, dégradants qu'il faut éviter à tout prix. Elle se fond dans le neutre, dans la rareté des paroles – quelques formules de politesse et des sourires – dans le respectable – une alliance passée à l'annulaire, jean et chemisette d'une propreté irréprochable – dans le banal de sa démarche, de ses gestes pour attraper les paquets dans les rayons. Dès qu'elle croise des inconnus, un léger nœud se niche au fond du ventre, dès que des yeux s'attardent sur ses jambes, sur ses fesses, dès qu'un rire un peu caverneux, une toux un peu rauque traînent dans son dos, dès qu'un doigt se pointe, qu'une bouche chuchote à une oreille. C'est une histoire de honte. Et une histoire de professionnalisme. Elle sait que les clients n'aiment pas du tout retrouver, dans le monde réel, la femme désincarnée rencontrée secrètement de l'autre côté du miroir. Être une pute, c'est endosser un rôle de composition dont le scénario préexiste et se répète, c'est inviter le public à vivre une illusion, l'illusion de l'amour. Comme tous les comédiens, Marie sait qu'on ne brise jamais le miracle de l'illusion si l'on veut que le public revienne au spectacle.

Elle est invisible à l'homme qui s'agite au bout du tapis roulant de la caisse d'à côté. D'une main, il tient écartée l'ouverture de son sac à dos ; de l'autre, il fourre des paquets de chips aux goûts variés et un gros pot de Nutella. Il portera le pack de bières à bout de bras. Elle est tellement invisible que l'homme ne reconnaît pas la femme qui vient d'écouter le déversement de son malaise, de son insupportable solitude, entre les murs d'une chambre irradiés des rais de lumière rouge, crachés par les lampes poussiéreuses.

Elle est invisible au jeune homme qui passe entre les portes vitrées automatiques – sa compagne lui a envoyé un SMS : peux-tu prendre un paquet de couches en sortant du taf. Des pampers taille 3. Il en a plein la tête du bourdonnement incessant de voix des clients basculées sur le terminal de la centrale de réservation, leurs demandes improbables, leurs questions inutiles, leurs confidences indécentes ; plein la tête des sonneries et des diodes clignotantes sur le tableau des appels, du décompte des secondes passées avec chaque client, plein la tête des pleurs de bébé affamé au milieu de la nuit. Il a besoin de décharger toute cette tension, de s'accorder un peu de plaisir, de faire baisser la pression. Rien de mieux que de se taper une petite pute pour retrouver un peu d'apaisement, un peu de sérénité avant de remonter dans l'appartement et s'occuper de sa petite femme adorée. Elle s'appellera Gisèle, Jocelyne ou Tamara, peu importe pourvu qu'il jouisse. Il la regardera à peine et sera bien incapable de la reconnaître s'il la rencontrait plus tard, à la terrasse d'un café ou dans la file d'attente d'une caisse de superette. Elle s'allongera nue sur le lit et écartera légèrement les jambes, elle attendra en le regardant avec convoitise, il adore ça, il dira que ça l'excite. Il lui dira : suce-moi puis il la pénétrera et rapidement, il éjaculera. Il n'oubliera pas d'enfiler un préservatif même s'il n'aime pas ça, parce que c'est la règle avec Gisèle, comme avec Jocelyne ou Tamara, mais surtout pour ne pas ramener de saloperie à la maison. Il se rhabillera et oubliera sans doute de lui dire au revoir avant de partir.

Marie glisse sa carte bleue dans la fente du combiné, caresse les quatre touches pour afficher son code avant de presser sur le bouton vert. Elle sourit à la caissière – bonne soirée – se faufile entre les

portes automatiques. Elle va ranger ses courses et enfiler à nouveau ses attributs, pour redevenir Gisèle, rejoindre la rue, imprimer dans son corps la démarche que tous les hommes identifient. Un jeune, avec un paquet de couches et trois pots Blédina sur le siège passager, va s'arrêter ; elle lui propose de monter dans la chambre, passe devant pour ouvrir le chemin à travers le couloir mal éclairé. À peine entré, il dégrafe ses chaussures. Elle observe, une brillance dans les yeux, ces derbies marron, lisses et fades. Elle se dit qu'elle va devenir experte pour analyser la personnalité des hommes simplement en observant leurs chaussures. Elle sourit. L'homme s'avance vers elle, sexe déjà excité. Elle, elle n'est plus tout à fait là, dans cet artificiel décor de chambre, elle est passée de l'autre côté, à « L'autre bout de la nuit », entourée de ses copines, autorisée enfin à être celle qu'elle est : Marie et Gisèle à la fois.